

## Editorial

# Das Klimaproblem in der historischen Perspektive

Der kürzliche Entscheid – oder Nichtentscheid – des Bundesrates in Sachen CO<sub>2</sub>-Abgabe sollte motivieren, das Kapitel Klimaproblematik aus einer längerfristigen, historischen Perspektive zu betrachten. Aus der Sicht der Wissenschaft sind in den letzten 10-20 Jahren bedeutende Fortschritte erzielt worden. Noch vor 15 Jahren galt der Zusammenhang zwischen der beobachteten globalen Erwärmung und den anthropogenen Emissionen als weitgehend unbelegt. Im ersten IPCC-Bericht (1990) heisst es dazu: «The size of the warming is broadly consistent with predictions of climate models, but it is also of the same magnitude as natural climate variability.» Gut 10 Jahre später müssen wir von einem direktem Zusammenhang ausgehen. Im dritten IPCC-Bericht (2001) hat sich das folgendermassen niedergeschlagen: «There is new and stronger evidence that the warming observed during the last 50 years is attributable to human activities.» Zwischen den beiden Berichten stehen hunderte von Publikationen aus fast allen Bereichen der Klimaforschung. Innerhalb eines einzigen Jahrzehnts konnte eine wichtige wissenschaftliche Frage von hoher gesellschaftspolitischer Relevanz durch intensive Forschung entscheidend vorangebracht werden.

Auch im Bereich der öffentlichen Meinung hat sich viel verändert. Als ich in den frühen 1990er Jahren meine ersten öffentlichen Vorträge zum Thema Klimawandel hielt, setzte sich das Publikum jeweils noch weitgehend aus Personen des grün-alternativen Spektrums zusammen. Von der etablierten Politik wurde die Klimaproblematik erst zum Teil wahrgenommen. Gut zehn Jahre später ist die Klimaproblematik im Meinungsbild der Schweizer Öffentlichkeit verankert. Diskussionen und Vorträge zur Klimaproblematik werden heute von

den politischen Parteien fast aller Schattierungen getragen, das Klimaproblem hat sich bis hinauf in die Teppichetagen der Banken und Rückversicherer etabliert, und es wurde sogar auf dem World Economic Forum traktandiert. Innerhalb von 10 Jahren hat sich ein Randthema zu einem zentralen Anliegen mutiert.

Betrachtet man die Situation aus politischer Sicht, so zeigt sich – sowohl national als auch international – ein diffuses Bild. Auf der internationalen Ebene ist seit 1994 die UNO-Klimakonvention von Rio in Kraft, mit dem Ziel, die Treibhausgaskonzentration der Atmosphäre auf einem Niveau zu begrenzen, welches eine gefährliche menschengemachte Störung des Klimasystems verhindert. Nach diesem mutigen Start in die internationale Klimapolitik ist das Kyoto-Protokoll im Räderwerk des internationalen Feilschens verendet. Selbst wenn es noch in Kraft treten sollte, dann zu einem Zeitpunkt, zu welchem das Scheitern der vereinbarten Grenzwerte nicht mehr zu verhindern ist. In der Schweiz ist die Situation durchaus vergleichbar. Einerseits liegen mit dem CO<sub>2</sub>-Gesetz mutige Absichtserklärungen vor. Dieses Gesetz schreibt vor, dass die Schweiz ihren CO<sub>2</sub>-Ausstoss bis im Jahr 2010 auf 10 Prozent unter das Niveau von 1990 senken muss. Und es heisst: «Kann das Reduktionsziel durch freiwillige Massnahmen allein nicht erreicht werden, erhebt der Bund eine Lenkungsabgabe auf fossilen Energieträgern (CO<sub>2</sub>-Abgabe).» Ein Satz, der im Widerspruch zum kürzlichen Bundesratsentscheid steht.

Wir kommen nicht umhin, einige Schlussfolgerungen zu ziehen. Erstens müssen wir erkennen, dass Gesetzeswerke der Politik nur wenig mit Naturgesetzen gemeinsam haben. Anders als etwa die Schwerkraft scheint unsere föderalistische Gesetzeskraft



Professor Christoph Schär, ETH Zürich

gelegentlich unter Absenzen zu leiden. Zweitens müssen wir zur Kenntnis nehmen, dass das Kyoto-Protokoll gescheitert ist, im Sinne dass die darin vereinbarten Emissions-Vorgaben der Industrieländer wohl kaum noch erfüllt werden können. Drittens ist der gesellschaftliche (und auch politische) Meinungsbildungsprozess langsamer als notwendig, aber schneller als vor 10 Jahren erwartet, vorangeschritten. In diesem Sinne bin ich überzeugt, dass der Kyoto-Prozess (wenn auch nicht das Kyoto-Protokoll) in der historischen Perspektive als bedeutender Meilenstein bewertet werden wird.

## Contents

Editorial	1
News	3
 NCCR Climate Update	6
Meeting Reports	8
Publications	10
Conferences in Switzerland	11
IGBP, IHDP, WCRP Meetings	13
Continuing Education	13
Exhibitions	15

## Le problème du climat dans sa perspective historique

La récente décision – ou non-décision – du Conseil fédéral en matière de taxe sur le CO<sub>2</sub> devrait inciter à considérer le problème du climat dans une perspective historique à long terme. Du point de vue scientifique, d'importants progrès ont été réalisés ces dix à vingt dernières années. Il y a quinze ans, le rapport entre le réchauffement global observé et les émissions anthropiques passait dans une large mesure comme étant encore non démontré. Le premier rapport du GIEC (1990) relevait à ce sujet : «The size of the warming is broadly consistent with predictions of climate models, but it is also of the same magnitude as natural climate variability.» Dix ans plus tard, nous pouvons tabler sur une relation directe, ce que le troisième rapport du GIEC (2001) exprime comme suit : «There is new and stronger evidence that the warming observed during the last 50 years is attributable to human activities.» Des centaines de publications, ayant trait à presque tous les domaines de la recherche climatique, ont paru entre ces deux rapports. En l'espace d'une seule décennie, un effort de recherche intense a fait évoluer une question scientifique importante, revêtant un intérêt sociopolitique majeur.

Bien des choses ont changé aussi dans l'opinion publique. Lorsque j'ai tenu mes premières conférences publiques, au début des années 1990, l'auditoire se composait encore avant

tout des personnes du milieu vert-alternatif. Le problème du climat n'était perçu qu'en partie par le monde politique établi. Dix ans plus tard, ce problème est ancré dans l'esprit des Suisses. Des débats et exposés sur le problème du climat sont portés par les partis politiques de presque toutes les tendances, cette question a gagné ses lettres de noblesse jusqu'aux étages de direction des banques et des réassureurs, et elle a même figuré à l'ordre du jour du Forum économique mondial. En l'espace de dix ans, un sujet marginal s'est muté en une préoccupation centrale.

Du point de vue politique, la situation apparaît – aussi bien à l'échelon national qu'international – comme étant encore floue. Au niveau international, la convention des Nations unies sur le climat, arrêtée à Rio, est en vigueur depuis 1994 et a pour but de maintenir la concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère à un niveau qui évite une perturbation anthropique du système climatique. Après ce départ courageux de la politique internationale en matière de climat, le Protocole de Kyoto s'est pris dans l'engrenage des marchandages internationaux. S'il devait encore entrer en vigueur, ce serait à un moment où les objectifs convenus en matière de valeurs limites seraient voués à l'échec. La situation est tout à fait comparable à l'échelon suisse. D'une part, la loi sur le CO<sub>2</sub> incarne de courageuses

déclarations d'intention. Elle prescrit que la Suisse doit abaisser ses rejets de CO<sub>2</sub> de 10 pour cent au-dessous du niveau de 1990 d'ici 2010. Et elle dit que si des mesures librement consenties «ne permettent pas, à elles seules, d'atteindre les objectifs fixés, la Confédération perçoit une taxe d'incitation sur les agents fossiles (taxe sur le CO<sub>2</sub>).» Cette phrase est en contradiction avec la récente décision du Conseil fédéral.

Quelques conclusions s'imposent. Premièrement, nous devons reconnaître que les lois élaborées par la politique ont peu de choses en commun avec les lois de la nature. Contrairement à la pesanteur, par exemple, la force de nos lois fédérales semble parfois déficiente. Deuxièmement, nous devons admettre que le Protocole de Kyoto a échoué, en ce sens que les exigences qui y sont formulées sur les émissions des pays industrialisés ne pourront guère être remplies comme cela a été convenu. Troisièmement, le processus social (et aussi politique) de formation d'opinion a progressé plus lentement que nécessaire, mais plus vite qu'on pouvait l'attendre il y a dix ans. En ce sens, je suis convaincu qu'à défaut du Protocole de Kyoto, le processus de Kyoto, du moins, sera taxé de jalon majeur dans une perspective historique.

Professeur Christoph Schär,  
EPF de Zurich